

La mission de la mère chez le petit enfant

Autor(en): **Richard, Gustave**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **58 (1949)**

Heft 11-12

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-549490>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



LA MISSION DE LA MÈRE

chez le petit enfant

Par le Dr Gustave Richard, Neuchâtel

La guerre nous aura fait toucher du doigt comme jamais les souffrances et les déformations qu'ont subies les enfants privés de leurs parents, de leur mère en particulier. Les camps et les homes, où nous avons cherché à leur porter secours, nous auront appris un peu mieux à quel point cette mère leur était indispensable. Ce ne sont pas les bombardements, le fracas des obus et l'écroulement des maisons qui ont marqué les enfants de Londres ou de Berlin; c'est la séparation des tout petits d'avec leurs mères: ceux qu'on a emmenés, sans elles, à la campagne pour les protéger des bombes ont souffert davantage — du fait de cette séparation — que ceux qui sont restés en ville avec leurs parents. Dans les homes, ce sont ceux que leurs mères visitaient régulièrement qui se portaient le mieux et dont l'intelligence se développait le plus régulièrement.

D'où vient donc l'importance de cette présence maternelle, en temps de paix autant qu'en temps de guerre? Non pas du fait que les soins sont mieux donnés par la mère que par une autre femme, mais parce qu'ils sont dispensés avec cet amour instinctif que seuls créent, semble-t-il, les liens du sang. L'enfant distingue entre la mère réelle et la mère adoptive, entre sa maman et une garde, même bien-aimée.

Il a besoin de cette sorte de présence intérieure — par opposition à la présence extérieure, matérielle, nécessaire elle aussi — que seule peut lui donner la mère qui l'a tissé dans son corps et qui veille sur lui comme sur une partie

d'elle-même, bourgeon sacré qu'elle veut plus fort, plus beau, plus sain, plus heureux et meilleur qu'elle-même. Présence intérieure — par la pensée, l'amour et la compréhension — plus importante pour lui que la présence de son corps pourtant indispensable; car c'est elle seule qui donne à l'enfant la sensation de protection et de sécurité dont il a un si absolu besoin pour pouvoir se développer, aller à la découverte du monde et se séparer de sa mère sans angoisses inutiles.

Et voilà la première mission de la mère: donner à l'enfant la sécurité affective qui lui permettra d'affronter tous les dangers, tant extérieurs qu'intérieurs.

On connaît les dangers extérieurs: l'inconnu, les choses qui font mal, les bêtes, etc.; ces dangers très réels auxquels la mère doit accoutumer son enfant. On ne songe pas assez que les dangers intérieurs sont tout aussi réels pour lui: danger d'être séparé d'elle, de ne plus recevoir non seulement ses soins, mais sa tendresse; séparé d'elle parce qu'elle s'absente, qu'elle est à l'hôpital ou à la maternité, parce que d'autres que lui l'accaparent (le père, un frère ou une sœur qui viennent de naître), parce que des préoccupations et des soucis remplissent son cœur, parce qu'elle est harassée de fatigue ...ou parce qu'elle préfère son plaisir à son enfant, ses succès personnels à l'amour. Séparations qu'il ressent trop souvent comme définitives et comme une perte sans retour de la sécurité et de la protection; car l'enfant croit ce qu'il redoute, et la peur

d'être abandonné devient très facilement la conviction de l'être, la conviction d'être frustré.

On connaît ces «abandonnés» (un terme peut-être un peu malheureux, employé pour désigner ceux qui, pas toujours réellement abandonnés, se comportent néanmoins comme s'ils l'étaient, car pour eux la crainte est devenue une conviction indéracinable), qui sont constamment convaincus de n'être pas aimés, d'être moins appréciés que les autres, d'être injustement frustrés de l'affection des leurs, de leurs amis et de tout le monde, pauvres de leur crainte, tristes de ce qu'ils imaginent, agressifs souvent de l'injustice qui pèse sur toute leur vie, et qui à cause de cela lassent ceux qui voudraient les aimer. Que la mère connaisse ce danger qui menace son enfant, si elle n'a pas su, par son attitude et son sentiment le plus profond, l'assurer de la sécurité de son amour! Celle qui connaît ce danger agira au mieux sans gêner son enfant, sans se faire son esclave: ce n'est pas en lui donnant beaucoup et en ne le privant jamais qu'elle lui donnera la sécurité. Ce qui l'assurera sera de lui donner d'un côté tout ce qu'elle peut, et de l'autre le priver là où cela est nécessaire, et dans la mesure seulement où cela est nécessaire, mais en comprenant et en sentant profondément ce qui se passe dans son cœur. Être consciente de la peur d'abandon de son enfant, c'est pour une mère la meilleure possibilité de créer en lui un sentiment de sécurité.

Notre but est de rendre cette mission possible à la mère, de lui permettre de rester auprès de son petit enfant, d'éviter qu'elle ne soit obligée d'aller travailler loin de lui, en fabrique ou ailleurs. Mais aussi de lui faire découvrir le bonheur inhérent à ces soins, à cette présence, à cette création de l'âme de son enfant; qui aime

le mieux les fleurs de son jardin: le jardinier qui les soigne ou le propriétaire qui les regarde?

Celle qui aura rempli cette première mission aimera suffisamment son enfant et sera suffisamment aimée par lui pour qu'elle puisse lui imposer les sacrifices que comporte toute éducation. Elle lui fera accepter d'abord qu'il partage sa mère avec les autres, les nouveaux venus, frères et sœurs en particulier: et cette souffrance inévitable qu'est la jalousie (la peur d'être frustré en partageant avec d'autres l'amour de la mère) sera surmontée; elle lui fera accepter ainsi qu'elle ait d'autres intérêts que lui-même.

Elle lui fera accepter les renoncements que comporte l'éducation des instincts; commençant (sans trop se hâter!) par l'éducation de la propreté, qui sera le premier exercice d'obéissance (accomplir certaines fonctions à heures régulières et de façon civilisée, plutôt que n'importe quand et n'importe où), elle l'amènera à renoncer à son bon plaisir pour se soumettre à un ordre social. Et si ceci n'est pas imposé par contrainte, mais obtenu par amour, cela sera le premier pas d'une bonne adaptation à notre état social, aux règles du groupe, un premier égard envers les autres. Début beaucoup plus important qu'on le croit en général!

Elle lui fera accepter les barrières que nous devons tous dresser devant nos instincts sexuels et agressifs, ces deux moteurs irrépressibles de notre activité. Insistons ici sur ce fait que mettre des barrières ne veut pas dire refouler. Domesticquer l'instinct sexuel (désir primitif de connaître l'autre sexe, tendance à se montrer, besoin de caresser et d'être caressé, curiosité à l'égard des adultes et de leur vie sexuelle) ne fait de mal à personne; mais refouler tout cela, ne pas oser s'informer, ne rien manifester devant ses propres



parents, ne rien oser ressentir, cela peut être le germe de névroses plus ou moins graves, rendre plus tard la vie sexuelle et affective impossible, être cause de mésentente chronique entre les époux et de divorce. Domestiquer et discipliner les tendances agressives qui habitent en nous tous pour les mettre au service d'un travail créateur, de la lutte pour la vie et la réussite, de la lutte pour un idéal, cela est des plus utiles; mais refouler ces tendances dès l'enfance, les empêcher non seulement d'être exprimées par le geste ou par la parole, mais d'être ressenties telles qu'elles sont, c'est priver l'enfant, puis l'adulte, de forces créatrices, c'est en faire un être inhibé (un paralysé), un être neutre et sans esprit d'entreprise, c'est préparer pour plus tard aussi des explosions involontaires et créer des machines à faire la guerre.

Enfin, donner à l'enfant la sécurité affective dans ses premières années créera les meilleures conditions pour lui permettre de développer le goût du risque, contrepartie indispensable à cette sécurité, qualité nécessaire sur laquelle nous ne pouvons pas nous étendre, la place nous étant mesurée.

Une mère qui a su, pendant les premières années, aimer son enfant de la bonne manière, c'est-à-dire pour lui, en tenant compte de ses besoins et de ses difficultés, restera pour cet en-

fant un modèle dont il désirera naturellement suivre les traces. Si elle est vraiment femme et qu'il y ait une entente véritable entre elle et son mari, elle donnera d'un côté à ses filles l'exemple de la femme aimante et féminine, qui accepte son rôle et sa mission; et de l'autre elle aidera ses fils à s'attacher d'une façon saine à leur père, à l'aimer sans peur, à le respecter sans devenir des esclaves. Passée la petite enfance, elle remettra de plus en plus ses fils à leur père, pour que lui aussi remplisse pleinement sa mission d'homme auprès d'eux, qui est celle de leur donner en exemple un homme viril, créateur, courageux et indépendant, et de les initier peu à peu à la vie d'homme, comme la mère a le devoir d'initier ses filles à la vie de femme. Tout ceci dépasse largement les premières années, mais dépend étroitement d'elles. Car c'est de l'éducation pratiquée pendant ces années que dépend notre action sur les suivantes.

Tels sont les aspects de la mission de la mère sur lesquels nous tenions à insister, parce qu'on croit trop facilement que la perfection des soins matériels est l'essentiel. Ces soins sont indispensables et méritent toute l'attention de la mère; mais, les ayant donnés, elle n'a rempli que la première moitié de sa mission; et la seconde, sa mission d'amour, doit être accomplie de pair, dès la naissance et même avant elle.

D^r Gustave Richard.

Votre pharmacie de maison

Antiseptiques

Les antiseptiques sont des substances douées d'un pouvoir antimicrobien ou, pour employer un terme moderne plus général, possédant un effet antibiotique (Bios = la vie). Cet effet peut être inhibitif, c'est-à-dire que la substance empêche le développement des microorganismes, ou destructif, lorsque ceux-ci sont détruits.

Les antiseptiques qui ne sont pas destinés à l'application humaine sont généralement désignés sous le terme de désinfectants; leur action est destructrice et on les emploie généralement à des concentrations fortes. Quelques-uns de ces mêmes produits, utilisés à des doses plus faibles, sont applicables à l'homme.

Toutes les classes de produits chimiques fournissent des antiseptiques: acides, oxydants et réducteurs, sels de métaux lourds, substances organiques: alcools, phénols, essences aromatiques, matières colorantes, sulfamidés, antibiotiques proprement dits, produits par des organismes vivants.

Les possibilités d'emploi d'un antiseptique en médecine humaine ou vétérinaire sont limitées par la dose toxique ou irritante du produit; si la dose active est suffisamment inférieure à la dose toxique, le produit peut être utilisé; si par contre ces deux doses sont très voisines, le produit doit être rejeté.

D'autre part, le choix d'un antiseptique dépend encore de l'agent microbien qu'il s'agit de combattre et de la localisation de l'infection: peau, muqueuse buccale, conjonctive (œil).

Les antiseptiques (comme les anesthésiques) sont dits locaux ou généraux suivant qu'ils sont utilisés à l'endroit même de l'infection ou indirectement amenés en contact avec le foyer par l'intermédiaire du sang, dans lequel on les introduit par absorption buccale ou injection sous-cutanée intramusculaire ou intraveineuse.

L'emploi d'antiseptiques généraux doit être prescrit par le médecin.

L'utilisation des antiseptiques locaux fera l'objet d'un autre article.

Jean Martin.